

Allocution de M. François Nauche

Instituteur à Saint-Paul-des-Fonts

16 août 1927

Saint Paul des Fonts

Aux étrangers venus à Saint-Paul pour l'inauguration du monument Coste.

Mesdames, Messieurs,

Tous les habitants de Saint-Paul, nous sommes ici - en communion avec la propre famille du regretté chanoine Coste - comme les membres d'une plus grande famille en deuil qui, à la sortie du cimetière, serrent la main à tous ceux qui ont honoré de leur présence la cérémonie funèbre.

Le grand mort que nous pleurons encore parce qu'il était effectivement notre ami, un peu notre père à tous, vous a attirés si nombreux dans notre coin perdu surtout par sa renommée de savant ; vous l'admirez principalement dans son oeuvre de botaniste; mais nous l'aimions et nous le regrettons pour ses actes de chaque jour. Plus que vous, sa perte nous touche, car elle meurtrit nos coeurs. C'est pourquoi nous considérons votre visite d'aujourd'hui à la fois comme un hommage au savant disparu et comme une visite de condoléances à ses concitoyens affligés.

Au nom de tous les habitants de Saint-Paul, j'adresse donc nos remerciements émus à tous les étrangers au village ici présents. Notre gratitude va, non seulement aux personnalités éminentes qui m'entourent, Mgr Challiol, évêque de Rodez et de Vabres, M. le ministre Borel, membre de l'Académie des Sciences, M. le professeur Gerber et tant d'autres qui m'entourent, qui sont de longue date habitués aux congratulations et aux hommages, mais aussi aux personnes de condition plus modeste, et aux plus humbles également dont la susceptibilité est à ménager plus que toute autre puisqu'ils n'ont que rarement les moyens de la faire respecter. Qui sait d'ailleurs si, par delà la tombe, le geste pieux du plus effacé d'entre eux ne réjouit pas autant le pauvre Coste que les savantes dissertations du plus marquant de ses admirateurs ?

A toutes les personnes présentes à cette cérémonie.

Mesdames et Messieurs,

C'est pour glorifier un mort illustre que nous sommes si nombreux sur ce « Puech » où sa grande ombre erre encore sous l'ombrage des arbres qu'il émonda plus de trente ans. A nos pieds, croissent encore des plantes, rares ou lointaines, qu'il acclimata aux alentours de son église, qui s'épanouissent aujourd'hui sous les regards de profanes, qui, pour lui, avaient une grande valeur scientifique - merveilles d'où son génie extrayait chaque jour un peu plus de vérité totale - et qui, pour nous, ne sont que des énigmes que nous n'éprouvons même pas le besoin de déchiffrer.

Savant botaniste, bon prêtre et le plus humain des hommes, il s'impose à notre admiration dans tous les domaines.

Des orateurs plus qualifiés que moi vous diront tout à l'heure l'immense mérite du chanoine Hippolyte Coste comme savant, feront ressortir la valeur extraordinaire de son oeuvre en botanique, loueront ses vertus chrétiennes de prêtre catholique. Je n'ai d'autre ambition que celle d'exalter surtout sa vaillance, sa bonhomie, l'agrément de son commerce, son esprit alerte et étincelant, sa jovialité reconfortante, sa mansuétude infinie, son désintéressement absolu et sa bonté inépuisable qui faisaient de lui le voisin le plus agréable, l'ami le plus charmant. Je voudrais le faire connaître comme homme tout simplement, comme être éminemment sociable, le faire revivre un peu parmi nous, dans ce cadre qui nous entoure, que la nature a fait grandiose et où il passa ses trente-trois dernières années.

Non que le savant me laisse indifférent ou que le prêtre ne m'ait profondément touché par sa largeur d'esprit et par sa tolérance vraiment évangélique. Mais je ne voudrais pas trop empiéter sur le domaine légitime de ceux qui prendront la parole après moi.

Du savant, je n'évoquerai donc que l'effort physique inouï qu'il dut fournir pour mener à bien son oeuvre immense de botaniste.

Dans ses innombrables pérégrinations à travers la France et les pays voisins, pas un pouce de terrain n'échappa à ses investigations, à son coup d'oeil infailible. Son pied infatigable le porta aussi bien sur les sommets et les rochers inaccessibles qu'au fond des abîmes où nul autre n'osait s'aventurer. Toute sa vie fut une suite de randonnées épiques, de marches et de contremarches par tous temps et par tous pays.

Et les remarques ou les trouvailles qu'il faisait en tous lieux s'imprimaient ineffaçablement dans sa mémoire prodigieuse. Un fait, entre mille, illustrera mieux que tout sa connaissance paradoxale des plus intimes recoins dont il a décrit la flore.

Un des paroissiens (M. Roussel Jules) ayant besoin de baguettes de coudrier particulièrement longues avait pensé les trouver sur une corniche de la falaise du Larzac où, croyait-il, personne n'avait jamais pu mettre le pied. Après une escalade héroïque où il avait failli vingt fois se rompre les os, après avoir subi de la part des rochers le martyre de saint Laurent, les poignets et les genoux éraflés par le roc, tout saignant, il réussit à se hisser sur l'étroite corniche. Il y trouva les baguettes rêvées et aussi trois pieds d'une remarquable plante inconnue. Belle occasion d'être agréable à son curé, au savant botaniste. Avec raille précautions, il arracha donc un des pieds, redescendit sans trop de mal grâce à des prodiges d'adresse et d'agilité et s'empressa d'aller, présenter sa trouvaille au souriant H. Coste qui lui dit, sans le laisser parler :

« Vous avez trouvé cette plante à tel endroit ! Il y en a encore deux pieds si vous ne les avez pas arrachés. Vous n'en trouveriez pas d'autre dans la région. Avec celui-ci, ce sont les deux que possède le département de l'Aveyron. L'Hérault est un peu plus riche, mais par énormément : dans les bois de Faugères, il existe 25 ou 30 spécimens pareils à celui que vous portez. »

Ainsi, pour tous ceux qui ont connu de près le chanoine Coste, sa science botanique fut merveilleusement servie par une aptitude à la marche et à l'effort physique qui déconcertait chez un homme d'apparence plutôt frêle.

Du prêtre, je pourrais ne rien dire absolument, moi profane, mais un souci de sincérité m'incite à parler. D'ailleurs les remarques que je ferai ne seront désobligeantes ni pour la mémoire de l'illustre mort, ni pour personne, je l'espère.

Chaque prêtre apporte évidemment son tempérament particulier dans l'exercice de son ministère. Le bon abbé Coste entraînait tous ses paroissiens dans la bonne voie par l'attrait de sa parole toujours joviale, par ses plaisanteries spirituelles, par ses bons mots. Je lui disais parfois, avec la familiarité qu'autorisait une amitié vieille de vingt ans : « Vous faites leur salut en les faisant tordre de rire. » Et il riait alors lui-même de son rire sonore, large et franc.

Une particularité qui m'a frappé chez lui, c'est que, jusqu'à sa fin, il ne voulut point adopter la prononciation nouvelle du latin. Je suis tenté de croire qu'il aura persévéré jusque dans le ciel à se singulariser par cette particularité et que, même là, il saura s'imposer par son originalité puissante, sa personnalité bien marquée. Je suis même convaincu, moi qui l'ai bien connu, que si quelqu'un de ses anciens paroissiens frisait de près la damnation éternelle et rendait perplexe son souverain juge, le bon abbé plaiderait vaillamment la cause du coupable et saurait désarmer jusqu'à la colère divine par sa jovialité et ses piquantes saillies.

A ceux qui pourraient avoir le moindre doute sur son entrée immédiate dans le ciel, je répèterais volontiers ce que je disais déjà le jour même de son inhumation à M. l'abbé Bousquet et à M. l'abbé Hermet « Il n'y a pas de risque que Dieu le laisse se morfondre à la porte puisque sans lui, on ne saurait s'amuser avec esprit en paradis. »

Car c'est bien ce qui dominait en lui, l'esprit, un esprit piquant, original et pourtant sans méchanceté.

De ses innombrables voyages, il avait rapporté, avec des richesses botaniques, un trésor inépuisable d'anecdotes qu'il assaisonnait d'un sel bien personnel et qui faisaient sa conversation si variée et si intéressante. Secondé par sa vive intelligence et sa vaste érudition, s'il racontait une de ces histoires savoureuses dont il gardait le secret, on était littéralement sous le charme et on s'accordait alors à lui reconnaître une réelle beauté physique : la puissance de son esprit transfigurait son visage et jusqu'à son corps peut-être un peu disgracié.

C'est beaucoup pour sa verve intarissable qu'on l'invitait dans le village à toutes les fêtes de famille, qu'il y était le boute-en-train, ne se faisant nullement prier pour lancer gaillardement un refrain afin de donner l'exemple et mettre tout le monde à l'aise malgré sa présence. Il poussait ainsi à la roue de la Joie; il aimait voir tout le monde en liesse.

Rien que des heureux autour de lui : tel était un de ses constants soucis. Et pour réaliser ce désir généreux, il se prodiguait de mille façons ; il donnait de son temps, de son travail, de sa science, de son argent, de son pain, de son coeur... sans compter, à pleines mains. Sa maison était une accueillante hôtellerie largement ouverte à tout venant. Tous les gens des quatre coins du monde qu'embarrassait une difficulté botanique avaient recours à lui et jamais en vain. Aux pauvres du village, il partageait son pain en l'accompagnant d'un bon mot et en leur laissant croire qu'il était leur obligé ; d'eux, il refusait obstinément la moindre obole. Tous les malades de Saint-Paul le faisaient appeler, afin de reprendre courage et gaîté en entendant ses affectueuses et inénarrables facéties, débitées souvent en patois : et de nuit comme de jour, il accourait, et sa simple présence réconfortait.

Les enfants l'adoraient, car il avait toujours pour eux une caresse et des fruits de son riche verger ; les grandes personnes saluaient toujours sa venue comme on salue le soleil après de vilains jours ; avec lui, c'était la gaîté et la joie qui entraient dans les maisons. Ayant vu naître plus de la moitié de ses paroissiens, et aidé par sa mémoire

étonnante, il avait toujours quelque souvenir à rappeler à chacun, toujours quelque chose de profondément aimable à dire. Cependant jamais un mot blessant ne sortait de sa bouche ; il ne provoquait que le rire et jamais les pleurs ; il savait panser les chagrins avec une dextérité merveilleuse. Quant à sa modestie, je ne saurais la comparer qu'à celle de Jésus-Christ. De même que le Christ abandonnait ses attributs divins pour se faire homme parmi les hommes, de même, en rentrant à Saint-Paul, l'abbé Coste dépouillait le savant apprécié du monde entier et se faisait humble parmi les humbles ; aussi l'abordait-on sans la moindre contrainte quoique avec le plus grand respect. Son approche avait le pouvoir d'apaiser les rancunes et les inimitiés ; loin de semer la haine et la discorde, le bon abbé évitait comme peste les sujets de conversation qui divisent les gens. Quels que fussent ses interlocuteurs, il savait trouver un terrain d'entente car il ne souhaitait rien tant que la paix et la concorde entre tous les hommes.

Voilà quelques-unes des caractéristiques de cette complexe et grande figure que l'austérité technique de son oeuvre écrite ne laisserait guère soupçonner à ceux qui ne l'ont pas approché ; voilà, faiblement esquissées, quelques-unes des charmantes qualités de l'homme que nous avons tous aimé et respecté dans le village et qui nous a été prématurément ravi.

De tels hommes devraient vivre éternellement pour le plus grand bonheur de leurs semblables. Et pourtant le destin lui a été cruel. De son vivant, il a dû lutter constamment contre la dureté du sort ; en abusant de son désintéressement, on l'a souvent frustré de ressources légitimes — ce qui d'ailleurs n'altéra jamais sa bonne humeur et ne diminua en rien, ses largesses, même quand elles le dépouillaient complètement — Il n'a connu quelques honneurs qu'aux approches de la mort : la croix de la Légion d'honneur n'est venue orner sa poitrine que lorsqu'il se sentait déjà perdu.

Explique qui voudra le dénuement et l'indifférence dans lesquels on laisse la plupart des génies et des intelligences qui honorent le plus l'humanité. Il est cependant étrange que des institutions sociales aient pour but le sauvetage des forêts menacées de destruction, des monuments, des mendiants, des chiens et des chats errants... et qu'aucun organisme social officiel ne puisse être alerté quand il y a danger de mort pour un grand homme. Qui sait si ce pauvre Coste ne serait pas encore de ce monde dans le cas où la haute science médicale aurait été mise en demeure, par l'humanité entière, de venir le disputer à la maladie ?

Maintenant que l'irréparable est accompli, on le glorifie ! Mais cette glorification posthume me semble seulement la réparation d'une injustice et d'une sottise sociales, une sorte d'acte de contrition de tous sur sa tombe ; aussi me laisse-t-elle un sentiment de gêne pénible puisque j'y découvre la preuve que seule une catastrophe peut nous amener à rougir un moment de notre égoïsme.

Trop tard ! Cette parole sonne comme un glas dans mon coeur ! Plus rien à tenter pour le sauver du trépas ! Pourtant, il était naguère si vert, si puissant, si complètement en possession de ses magnifiques facultés qu'il est presque impossible de s'accoutumer encore à l'idée de sa mort et qu'on appelle le miracle qui le ferait de nouveau surgir d'un coin du pays de son pas vif et allongé, qui le ferait reprendre sa place parmi nous...

Et précisément aujourd'hui même le prodige se produit qui me fait doublement chère cette cérémonie : le bon abbé, le chanoine Coste, l'ami de l'âge mûr que la mort m'a ravi prématurément est ressuscité, en quelque sorte, par la magie du ciseau de mon

ami d'enfance, le sculpteur Marc Robert. Ainsi l'ami que je pleurais est rendu vivant dans le bronze à mes yeux émerveillés - avec son sourire malicieux et bon - par l'ami d'autrefois resté cher à mon coeur malgré les longues séparations. Du grand homme disparu, il nous reste donc, avec son oeuvre immortelle de botaniste et le noble exemple de ses vertus, la plus vivante image de ses traits : seuls les sons de sa voix si sympathique et de sa parole si captivante, sont, hélas ! évanouis à jamais.